

**Bijlage VWO**  
**2016**

tijdvak 1

**Frans**

Tekstboekje

# La chicha, pas si sympa !

Cette pipe à eau s'utilise avec un mélange de tabac et de mélasse aromatisée destinée à donner à la fumée une saveur et un arôme fruités. Traditionnellement utilisée en Afrique, en Asie et au Moyen-Orient, la chicha s'est popularisée ces dernières années avec l'ouverture de bars à chicha en Europe. Selon une enquête, 13,4% des 15-19 ans fument la chicha de façon occasionnelle ou fréquente. « On fume en soirée entre amis avec une chicha qu'un copain a rapportée du Maroc », raconte Laura, élève de terminale.



2, selon Bertrand Dautzenberg, président de l'Office français de prévention du tabagisme (OFPT), le volume d'une bouffée de chicha est plus de 20 fois supérieur à celui d'une bouffée de cigarette, et 40 bouffées d'une chicha intoxiquent autant que deux paquets ! Un test réalisé par 60 millions de consommateurs en partenariat avec le Comité national contre le tabagisme (CNCT) alertait aussi sur la composition des tabacs à chicha parfumés. Dans l'un d'entre eux, parfumé à la pomme, le taux de sucre était de 37%, et les arômes de vanille se trouvaient à des concentrations de 2 à 5 fois supérieures à celles autorisées pour la cigarette.

*d'après Les Dossiers de l'Actualité, mai 2013*

# Soigner son écriture

A l'heure d'Internet, les cours de calligraphie se multiplient en Europe.



**(1)** Ecrire avec des signes, dessiner à l'aide de lettres. Voilà l'essence de la calligraphie. En réalité, derrière une discipline que l'on pourrait croire tombée en désuétude, réservée aux nostalgiques, il y a un univers multi-forme et une pratique contemporaine ouverte à tous.

**(2)** Après l'overdose technologique, un retour à l'art manuel paraissait inévitable. A travers toute l'Europe, on peut suivre des cours pour améliorer son écriture manuscrite et pour découvrir son potentiel créatif. Monica Dengo, présidente du Centre International des arts calligraphiques et conceptrice d'ateliers de calligraphie, raconte : « Avec l'avènement de l'imprimerie, l'écriture manuscrite semblait condamnée à disparaître. Maintenant qu'elle est graduellement

abandonnée au profit du numérique, on se rend compte que la calligraphie ne sert pas seulement à transmettre un message, mais que sa persistance traduit également un profond besoin d'exprimer sa propre personnalité, singulière et inimitable. »

**(3)** Nous assistons aujourd'hui à la renaissance d'une discipline encore dynamique au début du siècle dernier, et qui a connu ces vingt dernières années un vif regain dans l'Europe tout entière. L'envie d'écrire à la main nous renvoie-t-elle à une époque révolue ? A un phénomène rétro ? Pas vraiment. Elle témoigne simplement d'un retour conscient à un savoir-faire soigné, à l'apprentissage d'une discipline et à l'exercice de l'intelligence de la main.

**(4)** L'aventure de Steve Jobs, qui avait débuté par un cours de calligraphie au Reed College de Portland, fait figure de symbole. L'inventeur de l'iPhone et de l'iPad avait écrit dans ses notes d'étudiant : « La main est la partie du corps qui plus qu'aucune autre répond aux commandes du cerveau. Si l'on pouvait en reproduire le fonctionnement, on réaliserait un produit révolutionnaire. »

*d'après Courrier international,  
du 10 au 16 janvier 2013*

## Les « Musiciens du Métro »



(1) Avec ses 300 stations accueillant chaque jour plus de cinq millions de voyageurs, le métro parisien représente une véritable ville sous la ville. La plupart des voyageurs s'y déplace d'habitude avec nonchalance ou à pas pressés. 5 parfois, au détour d'un couloir de métro ou d'une correspondance, une mélodie vient capter leur attention...

(2) De Saint-Lazare à Montparnasse en passant par les Champs-Élysées, des artistes de talent se produisent chaque jour dans les espaces du métro et contribuent à animer le trajet des voyageurs. Il s'agit pour la plupart de professionnels. La Régie autonome des transports parisiens (RATP) œuvre en effet à introduire une dose d'émotion et de surprise dans son réseau et entretient pour cela un lien particulier avec les musiciens. De tous horizons et

genres musicaux, ces « Musiciens du Métro » sont à l'image des voyageurs, d'une diversité et d'une richesse impressionnantes. Leurs styles musicaux aussi sont très variés : cela va du classique au hip-hop, en passant par le rock et le reggae.

(3) Le métro a toujours été une source d'inspiration, en particulier pour la chanson populaire : de Serge Gainsbourg à Pierre Perret, ce ne sont pas les exemples musicaux qui manquent pour illustrer la vie souterraine. Consciente de ce rapport privilégié à la culture, la RATP propose notamment à ses voyageurs de nombreuses animations autour de la poésie ou d'autres formes d'expression artistiques. Elle a ainsi déjà rendu hommage par le passé à de grandes figures de la chanson française comme Jacques Brel ou Edith Piaf, et contribue aujourd'hui à poursuivre ce positionnement.

(4) Depuis plusieurs années, la RATP a mis en place un grand casting public à la gare de métro d'Auber. Deux fois par an, une série de « castings » est organisée à destination des musiciens souhaitant se produire dans les couloirs du métropolitain. Des centaines de candidats sont invités à se présenter. Face à un jury composé d'agents RATP, à la fois curieux et passionnés de musique, les musiciens interprètent deux chansons de leur choix pour tenter leur chance. La sélection s'opère sur des critères de qualité musicale et de motivation. Le jury veille en particu-

lier à la diversité des styles, des rythmes et des cultures pour offrir une sélection variée, à l'image des voyageurs.

**(5)** Les motivations des « Musiciens du Métro » varient, mais c'est avant tout pour eux un excellent lieu pour expérimenter leur répertoire. S'ils arrivent à capter l'attention de voya-

geurs qui ne sont a priori pas venus là pour les écouter, c'est gagné ! Qui sait, il y aura peut-être un producteur qui les remarquera. Et puis certains couloirs offrent une très belle acoustique, ce sont de bons endroits pour répéter sans embêter ses voisins. Le métro est ainsi devenu une scène qui compte.

*d'après Dossiers de presse,  
le 1er octobre 2010*

## Robert Doisneau, la grâce du quotidien



**(1)** Difficile de flâner dans Paris sans tomber sur l'une de ses photos. En carte postale ou en affiche, les images de Robert Doisneau sont en effet légion. Parmi les photographes de l'après-guerre, aucun autre que lui ne s'est autant intéressé aux situations quotidiennes de Paris et de sa banlieue.

**(2)** Ancien élève de l'École supérieure des Arts et Industries graphiques de Paris, Doisneau est un photographe doué qui apprend les subtilités sur le terrain. Né en 1912 à Gentilly (Île-de-France), il réalise son premier reportage photographique à la demande du maire de sa commune. Peu à peu, il poursuit sa recherche de l'instant à Paris, où son objectif cible des accordéonistes, des bateliers, des pêcheurs...

**(3)** Ses prises sont souvent effectuées de dos, jamais de près. « La bonne distance, c'est ma timidité qui me l'a dictée », précisera plus tard l'artiste. Mais à l'époque déjà, le jeune Robert Doisneau a un coup d'œil sans pareil, capable de capturer un instant de grâce et de rendre toute sa poésie à un geste, banal en apparence. Un style naît.

**(4)** Son embauche au service photo de l'usine Renault en 1934 va interrompre cette activité artistique. Il y prend certes de nombreuses photos d'ouvriers, mais son travail l'ennuie. Il est d'ailleurs licencié en 1939 pour retards répétés. L'artiste retrouve sa liberté mais aussitôt, c'est la guerre. Durant cette période, Doisneau prend peu de photos. Sur l'une de ses rares photos de l'époque, l'une des plus

marquantes, *Le cheval tombé* (1942), on voit un cheval qui, après avoir glissé sur le verglas, ne réussit pas à se relever. Pour Doisneau, c'est tout un symbole : celui d'un Paris occupé par les Allemands.

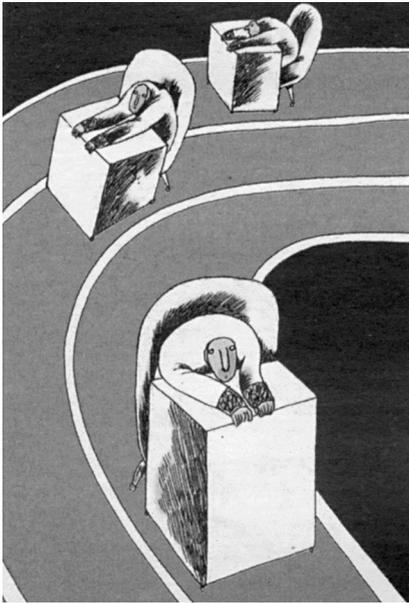
**(5)** Après la Libération, son activité est plus passionnée que jamais. Il devient alors photographe indépendant. Les Parisiens sont photographiés dans l'intimité comme en public : les philosophes du Café de Flore, les bouquinistes de Notre-Dame... Robert Doisneau devient une des grandes figures du courant social et humaniste de l'époque. Mais dans les années 60 et 70, de grands travaux changent le visage de Paris. Face à ces transformations, Doisneau entreprend un travail de mémoire. Ses images montrent désormais des individus écrasés, selon lui, par la modernité : l'encom-

brement des rues par les voitures, la signalisation agressive, l'apparition de gratte-ciel... Au même moment, les Français se raffolent de ses photos d'après-guerre.

**(6)** Au début des années 80, c'est sur la « nouvelle » banlieue qu'il porte un regard critique. Il y dénonce une « architecture qui dissout l'homme au lieu de le servir ». Mais plus tard, à la fin des années 80, ses photos seront plus nuancées, plus optimistes : elles dévoilent les enfants, des couples, des ouvriers, des fêtes populaires... Bref, la vie ! En 1992, à près de 80 ans, Doisneau revient à Gentilly où il donne son nom à un projet de centre d'exposition photographique. Inaugurée en 1996, deux ans après sa mort, la maison de la Photographie-Robert-Doisneau reste le porte-parole du grand artiste et de sa vision humaniste.

*d'après Ecoute, avril 2014*

# Trop s'asseoir nuit à la santé !



(1) Lorsqu'il est apparu, il y a environ deux cent mille ans, *Homo Sapiens* était proche de la perfection : primate marchant sur deux pieds au poil court, il était adapté à la vie sur terre et ses habitudes alimentaires étaient celles des chasseurs-cueilleurs. Il était doté d'un cerveau très développé, doué de raisonnement abstrait, du langage et d'une faculté d'introspection. Il était plus évolué et plus intelligent que les représentants de toutes les autres espèces. Mais si extraordinaires fussent-ils, ce corps et cet esprit n'étaient pas conçus pour l'existence sédentaire qui s'est petit à petit imposée, du moins dans le monde industrialisé, au cours du dernier siècle. Un mode de vie qui est pratiquement devenu la norme à l'ère d'Internet. « Vous n'êtes pas nés pour vivre comme des bêtes », écrivait Dante dans sa *Divine Comédie*. Ni pour rester assis, pourrait-on ajouter à la lumière des dernières découvertes scientifiques.

(2) Quand il ne dort pas ou ne marche pas, l'homme (ou la femme) du XXI<sup>e</sup> siècle est constamment assis : à un bureau, à table, devant un écran d'ordinateur ou de télévision. De nouvelles études viennent pourtant nous rappeler que rester assis toute la journée, pendant plusieurs années, peut avoir des conséquences désastreuses pour notre santé. L'activité électrique des muscles s'effondre. « Les muscles deviennent aussi réactifs que ceux d'un cheval mort. Cela peut entraîner notre métabolisme<sup>1)</sup> dans une spirale négative », prévient Marc Hamilton, chercheur au Centre de recherche biomédicale Pennington, aux Etats-Unis.

(3) Quand on est assis, la consommation de calories stagne à une par minute, soit trois fois moins que si l'on marchait, ce qui augmente les risques de diabète et d'obésité. Certaines enzymes fonctionnent moins bien, entraînant une chute du « bon » cholestérol. Au fil des ans, les effets peuvent être encore plus graves. Une recherche a montré que le taux de mortalité des hommes assis plus de six heures par jour est supérieur de 20% à celui de ceux qui passent moins de trois heures par jour sur une chaise. Chez les femmes, l'écart atteint même 40%.

(4) Le pire, affirment les spécialistes de la question, c'est que ces dommages sont souvent néfastes. Passer neuf heures par jour derrière un bureau ruine la santé, et peu importe que l'on aille ensuite à la salle de

sport ou que l'on s'installe devant la  
télé. L'inactivité nuit à tous, obèses  
70 comme marathoniens. « Rester trop  
souvent en position assise est  
funeste », résume Marc Hamilton. Il  
contredit également l'idée répandue  
qu'il suffit de suivre un régime et de  
75 faire de l'exercice trois ou quatre fois  
par semaine pour annuler les effets  
d'un travail sédentaire.

**(5)** Plutôt que de vivre comme il y a  
deux cent mille ans, la solution  
80 tiendrait en quatre lettres : NEAT

(Non-Exercise Activity Thermo-  
genesis, production d'énergie sans  
activité sportive). Pour limiter les  
dégâts de trop s'asseoir, il suffit par  
85 exemple de se baisser pour refaire  
ses lacets ou de pratiquer n'importe  
quelle activité, pourvu que l'on ne  
soit pas assis. S'il faut « suivre le  
chemin de la vertu et de la  
90 connaissance », comme le  
recommandait Dante, encore faut-il le  
faire debout.

*d'après Courrier international,  
mai 2011*

noot 1 le métabolisme = de stofwisseling

# Les enfants tyrans

**Le gamin tyran serait en train de devenir un phénomène de société. Comment résister au « moi, moi, moi » ? Voici l'analyse et les conseils du psychologue clinicien Didier Pleux.**



**(1) Le Nouvel Observateur : Certains spécialistes s'inquiètent de l'omnipotence grandissante des plus jeunes. Comment définiriez-vous l'enfant tyran ?**

**Didier Pleux :** C'est d'abord un enfant roi, un enfant aimé de ses parents, qui possède tous les biens matériels possibles, à la hauteur de son niveau social. Mais il a une caractéristique supplémentaire : il a pris le pouvoir à la maison. Les parents se sentent impuissants, démunis, ils répètent qu'ils ne savent plus quoi faire. En même temps qu'il génère de l'angoisse autour de lui, l'enfant s'autodétruit par son égo-centrisme démesuré. Cela va du

gamin de trois ans qui n'obéit plus, mange et dort quand il veut, à l'enfant plus âgé qui n'adresse plus la parole à ses parents, les insulte, devient violent.

**(2) Comme beaucoup de psychologues, vous en voyez de plus en plus en consultation. Quelle est l'ampleur du phénomène ?**

Il y a trente ans, les enfants tyrans représentaient 2% de mes patients. L'écrasante majorité, plus de 90%, était constitué de jeunes qui souffraient d'un manque de confiance en soi ou de problèmes de personnalité. Aujourd'hui, c'est 21. La plupart des enfants qui passent par mon cabinet présentent une intolérance à l'autorité parentale. On ne peut évidemment pas calquer ces statistiques au niveau national : seuls ceux qui ne vont pas « bien », comme on dit, consultent. Mais cela témoigne d'une tendance lourde. Ils sont de plus en plus nombreux.

**(3) De quand date cette tendance ?**

D'il y a quarante ans environ. Avant, c'était une époque où les contraintes professionnelles, familiales, sociales étaient pesantes et où il y avait peu de place pour l'hédonisme. A partir des années 1970 et 1980, on a assisté à un mouvement de bascule. Un renversement. Le mot d'ordre est devenu : « Jouis de la vie, sois ce que tu es. » C'était salutaire mais de nos jours c'est devenu excessif.

L'individu a besoin d'amour pour se construire. Mais aussi de frustration. Il doit se cogner à la réalité. La réalité de soi (je ne suis pas le plus beau), celle des autres (ils ne sont pas des « choses » utiles à mon bon plaisir), ainsi que la réalité des contraintes et des événements imprévisibles de la vie.

#### **(4) Les enfants tyrans 23 ?**

Effectivement. L'intolérance à la frustration est une souffrance. Dès que l'enfant n'a pas ce qu'il veut, dès que cela ne se passe plus comme il souhaite, que les autres ne se comportent pas comme il l'entend, il ne va pas bien. Il est souvent plus facile de « soigner » un enfant victime de l'autoritarisme qu'un enfant en refus d'autorité, un enfant mal dans sa peau qu'un enfant sûr de lui, qui ne débarrasse jamais la table, se lave quand il en a envie, veut que l'école soit « fun », arrête le foot parce que « c'est nul ».

#### **(5) Que peuvent faire aujourd'hui des parents dépassés par un enfant despotique ?**

Dans ma génération, celle des enfants nés avant la pilule et l'avortement, on a souvent entendu qu'on était des erreurs de contraception. Aujourd'hui, c'est peu dire que l'enfant est désiré. On décide de tout. De la date, bientôt peut-être du sexe, on attend le prince. L'enfant est un prolongement de moi, un petit moi, il me valorise, c'est toute ma vie. Malgré cela, il faut éviter de

succomber aux cinq « s ». Surconsommation : l'enfant est couvert de jouets. Survalorisation : on lui répète qu'il est la huitième merveille du monde. Surstimulation : c'est un enfant qui apprend à compter avant d'entrer en maternelle. Surprotection : c'est toujours l'autre (l'instituteur, le petit copain...) qui a tort. Et surcommunication : tout doit être expliqué. Il faut dire à l'enfant : oui, tu peux jouir de la vie, mais il y a aussi des contraintes.

#### **(6) Si les parents ne réagissent pas, l'enfant tyran deviendra un adulte despote ?**

Il est vrai que s'il ne rencontre aucune opposition, qu'il ne croise pas de modèle, que ce soit un professeur ou un animateur sportif, pour que l'indispensable autorité soit remise dans sa vie, il va continuer dans la toute-puissance. Il n'aura pas de conscience morale, pas de conscience de l'autre, pas de culpabilité, il sera dans la jouissance immédiate. Les valeurs sociétales sont passées d'un extrême (travail, famille, patrie) à l'autre (moi d'abord). Toutefois, comme dans toute bascule, il y a une prise de conscience. Les parents voient bien que leur progéniture, aussi « gâtée » soit-elle, n'est pas heureuse. Ils réalisent qu'ils doivent reprendre leur rôle d'éducateur, que les plus jeunes ne sont pas leurs égaux et ont nécessairement moins de libertés. Je reste donc optimiste.

*d'après Le Nouvel Observateur,  
le 17 janvier 2013*

## « Pourquoi les hommes courent-ils l'aventure ? »

Sociologue et anthropologue, David Le Breton étudie la prise de risques et ses symboliques. Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, il évoque pour *Muze* l'aventure d'hier et d'aujourd'hui, ce qui a changé.



### (1) Muze : L'aventure de nos jours, elle est comment à vos yeux ?

**David Le Breton :** Aujourd'hui, l'aventure réclame la lumière crue des projecteurs. La « nouvelle aventure » se déroule sur la scène télévisuelle : le journaliste met en valeur les performances, métamorphoses et exploits, inédits dans l'histoire de l'humanité, réalisés par des êtres d'exception... Quand ce ne sont pas les paroles, les images, la morale particulière des cadrages ou une musique exaltent la situation.

### (2) La notion d'aventure suit-elle la marche de la société ?

Oui, la notion implique un lien particulier au social. L'aventure traditionnelle, avec l'exigence qui l'animait, touchait une poignée d'individus souvent en rupture de ban, solitaires, courageux. Ils venaient de tous les milieux sociaux,

mais formaient à leur insu une sorte d'aristocratie du courage et de la mise en question de soi. Partir était alors rompre les amarres et se livrer aux incertitudes du chemin. L'aventure incarnait la face nocturne de l'homme. Moi, je vois la véritable aventure bien loin des projecteurs et dans l'humilité de ceux qui ne souhaitent pas forcément « communiquer » sur les événements qu'ils vivent. Dans le dépouillement, le partage, l'anonymat, aller au bout de soi, seul.

### (3) A quel besoin humain répond l'aventure ?

A une volonté de rompre avec soi et de se réinventer, de franchir une ligne sans plus rien pour vous relier aux autres. L'aventure implique une lutte contre l'adversité, celle des hommes ou des éléments. Elle projette l'individu dans une autre

dimension de son existence, loin de ses repères familiers ou de toute forme de routine personnelle. Elle induit une intensité d'être sans mesure avec la vie quotidienne, elle est un décrochage absolu de tous les repères qui justement créent la sécurité.

**(4) Quel regard portez-vous sur les adolescents qui partent à l'aventure ?**

Je suis 29. Ce sont souvent les parents qui poussent leurs enfants à faire un 8 000 mètres ou à traverser l'Atlantique (avec, bien sûr, portable et instruments pour une communication permanente). Il s'agit d'une course à la « première ». On n'est vraiment plus dans l'aventure, mais dans le spectacle, l'orgueil personnel. Je travaille depuis longtemps sur les conduites à risque des jeunes. Ainsi, on peut dire qu'un adolescent n'a pas une conscience de la mort irréversible et tragique. Il sait qu'elle

existe, mais il pense que la mort est pour les autres, pas pour lui, car lui il est « spécial », ce n'est pas un « bouffon » comme les autres.

**(5) Pour les professions risquées, quel sens a le danger ?**

Le risque pour gagner sa vie n'est guère valorisé. Cela me heurte souvent. On connaît par exemple le taux de mortalité des marins bretons ou des ouvriers du bâtiment, mais leur salaire n'est guère à la hauteur. Un pilote de Formule 1 est payé une fortune pour prendre quelques risques dans un univers infiniment plus sécurisé que la mer ou le bâtiment. Un photographe de guerre est sans doute mieux payé qu'un marin, mais il choisit son métier en ayant conscience des dangers. Je crois que là aussi il y a une aventure au sens noble du terme : aller au bout de sa volonté de témoigner, au risque de l'enlèvement, de la blessure ou de la mort.

*d'après Muze, octobre 2011*

# Le halal, du rituel au business



(1) Depuis quelques années, on trouve le halal un peu partout en France : dans les rayons des supermarchés, mais aussi dans les cantines de certaines écoles, dans les fastfoods... Les chaînes de supermarchés Casino et Carrefour ont même récemment lancé leurs propres marques. De ce fait, le marché des produits halal représenterait aujourd'hui un chiffre d'affaires de plus de cinq milliards d'euros, avec une croissance annuelle de 10% à 15%. Les « bourgeois », ces Français musulmans assez riches, forment la majorité de la clientèle.

(2) Les aliments halal sont les produits « autorisés » par la culture musulmane. Une épicerie 100% halal vous proposera donc du champagne sans alcool, ou des sucreries sans gélatine de porc. Pour ce qui est de la viande halal, elle suppose un mode d'abattage rituel. C'est sur ce

point qu'il y a beaucoup de discussions.

(3) En février de l'an dernier, un reportage télévisé montre que presque tous les abattoirs de la région parisienne pratiquent exclusivement l'abattage rituel. La raison est avant tout 33. Alternner, sur la même chaîne, les deux types d'abattage, c'est-à-dire l'abattage traditionnel et l'abattage rituel, nécessite d'arrêter les machines, de les nettoyer et de changer de personnel : une manœuvre compliquée et donc, une perte de temps. Une partie du stock rejoint alors les boucheries musulmanes ; l'autre, les rayons de supermarchés classiques... mais sans aucune mention. Les Français mangent donc parfois de la viande halal sans le savoir.

(4) Un autre problème se pose : certaines enseignes prétendent faire du halal, mais ne respectent pas le rituel

à la lettre. 34, la chaîne de fast-food KFC déclarait vendre du poulet 100% halal dans certains de ses restaurants français, mais ses certificats étant douteux, elle a dû retirer cette offre il y a quelques mois.

**(5)** La grande distribution tromperait donc tout le monde : ceux qui achètent de la viande halal à leur insu, et les musulmans qui consomment du faux halal malgré eux. Un label certifiant les produits halal

permettrait d'y voir plus clair. Mais si on étiquetait la viande halal, les consommateurs habituels s'en détourneraient. Aujourd'hui, plusieurs organismes de contrôle assurent la certification halal. Mais leur grand nombre n'aide pas le consommateur, qui se demande auquel faire confiance. En attendant, les affaires continuent... dans la plus grande confusion.

*d'après Ecoute, avril 2013*

# Roland-Garros, un tournoi de tennis extraordinaire



**(1)** En être ou ne pas en être, telle est la question. Tous les ans, entre fin mai et début juin, Paris et la planète se divisent en deux. Ceux qui ont leur carton d'invitation pour Roland-Garros. Et les autres.

**(2)** Les entreprises s'arrachent 80 000 des 460 000 billets d'entrée pour les offrir à leurs clients, fournisseurs, partenaires ou amis. En glissant, si possible, dans la liste de leurs hôtes une tête connue, star du show-biz ou sportif en vue. Et voilà comment Roland-Garros se transforme en carré VIP, sous l'œil des 228 photographes autorisés. On y vient pour voir et être vu. Les paparazzis sont très prudents car c'est un milieu de célébrités. Avec un peu de chance, ils peuvent surprendre un nouveau couple ou photographe quelques célébrités étrangères.

**(3)** Être invité à déjeuner au Club des loges et à suivre un match, de préférence dans un box du court Philippe-Chatrier ou du court Suzanne-Lenglen, c'est bien. Être convié par

l'une des entreprises partenaires du tournoi, c'est encore mieux. Dans les salons d'Adidas et de BNP Paribas, tout en haut du central, on suit les échanges sportifs en buvant du champagne. Sur les planches du « village », on trinque et on parle affaires et politique, pluie et beau temps. Et parfois, on parle même joueurs et matchs.

**(4)** Au fil des ans, Roland-Garros s'est transformé en un rendez-vous de relations publiques qui n'a plus grand-chose à voir avec le sport, comme le Festival de Cannes avec le cinéma. On y vient boire un verre, pas forcément suivre les matchs. Le journaliste politique Jean-Michel Apathie, qui reçoit plusieurs cartons d'invitation chaque année, le reconnaît volontiers : « J'accepte parfois une invitation à déjeuner, mais je n'ai pas le temps d'assister aux matchs. »

**(5)** Certains sportifs s'en plaignent. Les vrais passionnés de tennis, ceux qui paient pour entrer, sont généralement moins bien placés que les

invités des entreprises, surtout à partir des quarts de finale. Et les loges sont souvent vides entre 12 et 14 heures, quand les gens déjeunent. Ce qui n'est pas le cas dans les autres grands tournois. Les joueurs n'aiment pas ça...

**(6)** Autre inconvénient, pour les sponsors, celui-là : à cette heure, qui est celle de prime time en Asie, les télévisions du monde entier diffusent

des images de sièges vides. Fâcheux pour les marques qui veulent attirer l'attention des marchés en plein essor comme celui d'Asie... Pour occuper les loges désertées, les entreprises invitent désormais des invités supplémentaires. Lesquels sont priés de lever le camp dès que les occupants initiaux ont terminé leurs repas.

*d'après L'Express,  
le 30 mai 2012*

## Le HEMA à l'assaut du marché international ?



**(1)** Le HEMA est une réelle institution aux Pays-Bas qui existe depuis 1926. Son nom signifie littéralement « entreprise néerlandaise des prix unitaires à Amsterdam (Hollandse Eenheidsprijzen Maatschappij Amsterdam) ». L'entreprise a été fondée par Leo Meyer et Arthur Isaac, le directeur général du magasin « De Bijenkorf », l'équivalent de nos Galeries Lafayette. La première filiale a ouvert ses portes dans la Kalverstraat, rue piétonne et commerçante, à Amsterdam.

**(2)** Le HEMA était à l'origine un magasin qui vendait des produits à des prix choc. Toutes les marchandises étaient mises en vente à des prix unitaires de 25 et 50 centimes. En 1928, on a décidé d'élargir cette gamme de prix en proposant également des produits à 10 centimes, 75 centimes et même 1 florin. Ce système a continué jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale.

**(3)** Jusqu'en 1926, les grands magasins tels que le Bijenkorf étaient uniquement fréquentés par des clients très aisés. Tout y était très cher et le personnel s'adressait uniquement en français aux clients, la langue de la classe d'élite. Puis le HEMA ouvrit ses portes, enfin un magasin destiné au grand public ! Le HEMA était bon marché, pratique et offrait un grand assortiment de produits. Le personnel était majoritairement constitué de femmes non mariées qui travaillaient environ 75 heures par semaine dans leurs habits de travail blancs. Du fait d'une politique de prix bas, le magasin a longtemps été perçu comme un magasin « pour les pauvres ». Les riches Néerlandais ne voulaient pas être vus dans un HEMA. Ils ont même rebaptisé le magasin « Hier Eet Men Afval », ce qui signifie littéralement « Ici on mange des ordures ».

**(4)** Dans les années 90, le HEMA a commencé son expansion à l'étranger en ouvrant ses premiers magasins en Belgique. Depuis, le HEMA a également ouvert des magasins en Allemagne, au Luxembourg et en France bien évidemment, où il existe actuellement plusieurs magasins, dont la plupart en région parisienne.

*d'après la Chambre Française de Commerce et d'Industrie aux Pays-Bas ([www.cfc.nl](http://www.cfc.nl)), le 13 février 2013*

# La dictature des maths



(1) « Le monde parle en langage mathématique », écrivait Galilée. L'école française aussi, pourrait-on ajouter, tant cette discipline y occupe une place centrale. A tous les niveaux, jongler avec les fonctions, les équations ou les notions les plus abstraites détermine la réussite. Les forts en maths voient toutes les portes s'ouvrir devant eux, pendant que les autres souffrent ! Les études portant sur les cours particuliers que les familles font donner à leurs enfants font bien ressortir que ces

15 heures supplémentaires sont majoritairement dédiées aux fractions et équations, dès le début du collège. Sans les maths, donc, peu de chance !

20 (2) Les comptes rendus du rapport sur l'enseignement des disciplines scientifiques dans le primaire et le secondaire montrent combien cette domination fait jouer un rôle assez

25 peu confortable à une discipline qui chez nombre de nos voisins est importante, certes, mais à peine plus que les autres ! Ainsi, la majorité des jeunes qui choisissent la filière S

30 (scientifique) ne le font pas pour les sciences mais pour s'assurer le meilleur avenir possible...

(3) D'un côté, il y a quasi-obligation à réussir dans cette discipline, afin de

35 réaliser un parcours scolaire sans trop de fautes pour accéder au métier de son choix... De l'autre, ce positionnement sur un piédestal entraîne une regrettable confusion

40 sur le sens de cet apprentissage. On oublie souvent son côté discipline de culture autant que son côté formateur des esprits, puisque son intérêt se réduit pour une bonne part au tri des

45 élèves qu'elle permet... Les maths seraient devenues un outil de sélection plutôt qu'un outil de formation.

*d'après Le Monde de l'éducation, octobre 2006*